

GEORGES KLEIBER

Sens et Références Sinn und Referenz

Mélanges Georges Kleiber
Festschrift für Georges Kleiber

édité par
herausgegeben von

Adolfo Murguía

Die Deutsche Bibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <<http://dnb.ddb.de>> abrufbar.

Table

1. Prologue. Sémantique et logique du sens Portrait de Georges Kleiber Adolfo Murguía (Tübingen/Strasbourg) (Scolia)	7
2. Référence physique et construction du sens dans la linguistique naturaliste au XIX ^e siècle Jean-François P. Bonnot (Besançon)	9
3. <i>Il y a des gens ils ont mauvais caractère</i> . À propos du rôle de <i>il y a</i> Injoo Choi-Jonin (Toulouse), Véronique Lagae (Valenciennes)	39
4. Les anaphores associatives et leurs concurrentes possessives Danielle Crévenat-Werner (Strasbourg)	67
5. De la double référence du langage en sémantique génétique Jean-Pierre Durafour (Tübingen/Strasbourg) (Scolia)	83
6. Pour une sémantique de la dénomination et de la référence Pierre Frath (Strasbourg)	121
7. À propos de l'historicité des textes Johannes Kabatek (Tübingen)	149
8. Taxinomie et relations associatives Peter Koch (Tübingen)	159
9. À propos de la vérité des choses – langage et silence du monde Adolfo Murguía (Tübingen/Strasbourg) (Scolia)	193
10. Autonomisation du texte et recontextualisation. Deux problèmes des sciences du texte Wulf Oesterreicher (München)	199
11. Les mots sans les choses François Rastier (Paris)	223

© 2005 · Narr Francke Attempto Verlag GmbH + Co. KG
Dischingerweg 5 · D-72070 Tübingen

Das Werk einschließlich aller seiner Teile ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlages unzulässig und strafbar. Das gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und Verarbeitung in elektronischen Systemen.

Gedruckt auf chlorfrei gebleichtem und säurefreiem Werkdruckpapier.

Internet: <http://www.narr.de>
E-Mail: info@narr.de

Satz: Wiest, Tübingen
Druck und Bindung: Laupp & Göbel, Nehren
Printed in Germany

Taxinomie et relations associatives*

Peter Koch (Tübingen)

1. Inclusion extensionnelle et intensionnelle

Selon une conviction fermement ancrée, l'extension et la compréhension (intension) d'un hyponyme et de son hyperonyme se trouvent dans un rapport de réciprocité. Ainsi, la classe des objets désignés par le mot fr. *tulipe* est incluse dans la classe des objets désignés par le mot fr. *fleur*, tandis que l'ensemble des traits qui composent le sens de *fleur* serait inclus, à son tour, dans l'ensemble des traits composant celui de *tulipe* (cf. Lyons 1977, I, 291 ; Cruse 1986 : 2000, 151). Or, Kleiber/Tamba (1990) ont montré que cette impression de réciprocité est illusoire. S'il est tout à fait légitime de parler d'« inclusion extensionnelle » entre *fleur* et *tulipe*, la soi-disant « inclusion intensionnelle » en sens inverse, elle, pose problème. Cela est d'autant plus fâcheux qu'on a tendance à ne considérer que la dimension intensionnelle comme proprement sémantique (et linguistique).

En fait, la notion d'inclusion intensionnelle se heurte, par exemple, à des implications fondamentales de la théorie du prototype (cf. Rosch 1973 ; Kleiber 1990, 45-78 ; Taylor 1995, 38-46 ; Ungerer/Schmid 1996, 1-41 ; Croft/Cruse 2004, 77-82) : Celle-ci permet d'attribuer à un mot comme le fr. *oiseau* le trait [qui peut voler], trait effectivement attribuable à un grand nombre des membres de la catégorie OISEAU. Pourtant, ce trait est en contradiction flagrante avec le trait [qui ne peut pas voler] d'un hyponyme comme *autruche*. D'une manière générale, une conception sémantique basée sur la notion d'inclusion intensionnelle risque d'inclure dans l'ensemble des traits attribués à l'hyponyme des traits appartenant à l'hyperonyme, mais qui, en réalité sont complètement étrangers à l'hyponyme.

La solution envisagée par Kleiber/Tamba (1990) consiste à inclure dans le sens de l'hyponyme, en plus des ses traits spécifiques, un renvoi à l'hyperonyme en termes d'inclusion de classe. Pour notre exemple *tulipe*, on peut donc

concevoir une description de sens du type suivant (où « X, Y etc. » symbolisent des traits spécifiques de l'hyponyme) :

(1) *tulipe* [[une tulipe est une fleur] + X + Y etc.]

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la relation d'inclusion extensionnelle explicitée par des formules du type *une tulipe est une fleur* est bel et bien de nature sémantique, car elle présuppose un savoir concernant des classes ouvertes qui transcende la vérification empirique de tous les référents particuliers appartenant à une classe donnée.

Cela dit, on constate qu'une description de sens du type (1) contient, d'une part, une composante qui relie l'hyponyme à l'hyperonyme (*une tulipe est une fleur*) et, d'autre part, une ou plusieurs composantes qui différencient l'hyponyme de l'hyperonyme (X, Y etc.). C'est en fin de compte à ces dernières composantes que sera consacrée mon étude. D'où viennent-elles ? Comment peuvent-elles assumer leur rôle de différenciation dans le cadre d'une hiérarchie d'inclusions ? Fonctionnent-elles de la même manière à tous les niveaux d'une telle hiérarchie ?

2. Le module taxinomique

Le problème fondamental qui se pose est celui des hiérarchies conceptuelles basées sur des rapports récursifs d'inclusion extensionnelle. Voici l'amorce d'une telle hiérarchie :

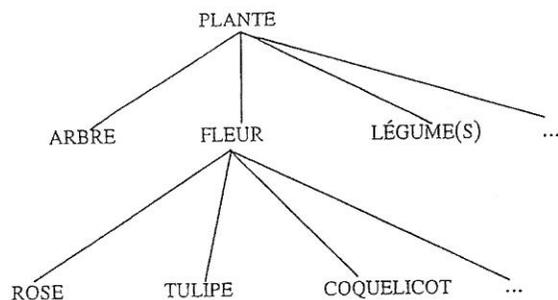


Fig. 1 : Exemple de hiérarchie taxinomique (partielle)

Pour ce genre de hiérarchie, je parlerai de 'taxinomie' dans un sens très large.¹ Nous avons déjà vu dans la section 1. que la relation d'inclusion du type *une*

¹ Nous laissons de côté ici la distinction, certes justifiée, entre 'hyponymie' (dans un sens très général, qui correspond à notre relation 'taxinomique') et 'taxinymie' en tant que type particulier d'hyponymie, distinction introduite par Cruse (1986 ; cf. aussi 2000, 152 ; Croft/Cruse 2004, 147 ss.).

TULIPE est une FLEUR n'est pas un fait purement extensionnel. En appliquant des éléments de la théorie du prototype à de telles hiérarchies, nous les avons interprétées comme des hiérarchies conceptuelles, voire, perceptuelles (impliquant forcément des aspects gestaltiques :² cf. Ungerer/Schmid 1996, 31-41). C'est donc au niveau conceptuel qu'il faut poser le problème des descriptions intentionnelles du type (1).³ Or, dans la perspective conceptuelle, une telle hiérarchie implique deux, sinon trois espèces de relations que l'on peut représenter dans le module suivant :⁴

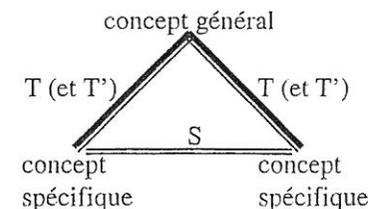


Fig. 2 : Module taxinomique

La relation T correspond à la superordination taxinomique d'un concept donné à un autre concept (comme *une TULIPE est une FLEUR*) qui se manifeste en langue comme relation entre un hyponyme (*tulipe*) et son hyperonyme (*fleur*). On peut également envisager l'inversion T' de cette relation. Alors, T' correspond à la subordination taxinomique d'un concept donné à un autre concept (comme dans *une FLEUR, à savoir une TULIPE*) qui se manifeste en langue comme relation entre un hyperonyme (*fleur*) et son hyponyme (p.ex. *tulipe*). Malgré leur symétrie apparente, T et T' ne sont pas simplement identiques. Une analogie choisie dans le domaine des mathématiques peut nous faire comprendre la différence : Même si $x > y$ (x est plus grand que y) et $y < x$ (y est moins grand que x) thématisent, en principe, la même relation, ils la thématisent dans deux perspectives différentes et opposées. Qui plus est, dans le cas de T et T' les deux

² Sauf pour le niveau superordonné (cf. 7.5.).

³ Nous distinguons le 'signifié' langagier du 'concept' (ou 'désigné', noté ici en PETITES CAPITALES) qui dépasse largement le langagier (cf. le modèle sémiotique de Raible 1983, 5, puis, plus particulièrement: Koch 1996b, 113-120; 1998, 118-120; 2003, 85-90; Blank 1997a, 89-102; 2001, 7-10). Pour une discussion sur la notion de 'concept' qui garde la juste mesure entre réalisme et nominalisme, cf. Kleiber 1981, 24 ss. À propos de la nature conceptuelle et extra-langagière du prototype, cf. Laca 1984; Coseriu 1990; Koch 1995, 34-36; 1996a: 1996b, 120-122; Blank 2001, 46.

⁴ C'est à dessein que j'ai choisi les termes de 'concept général' et de 'concept spécifique', au lieu de 'concept superordonné' et de 'concept subordonné', pour éviter toute confusion avec les niveaux 'superordonné' et 'subordonné' envisagés par la sémantique du prototype, car le modèle taxinomique est, au départ, indépendant des différents niveaux de taxinomie auxquels on peut l'appliquer (mais cf. 7.5.).

perspectives opposées comportent des différences de fond, comme le montre la relation d'implication entre phrases génériques contenant un hyperonyme d'une part et un hyponyme d'autre part :

- (2) (a) *Les fleurs sont belles.*
 (b) *Les tulipes sont belles.*

Il est bien connu que (2b) n'implique absolument pas (2a). Selon la conception traditionnelle abordée et critiquée dans la section 1., on s'attendrait à ce que (2a) implique (2b). Or, ne serait-ce qu'à cause du caractère prototypical d'une catégorie comme FLEUR, l'implication de (2b) par (2a) n'est vraie que par défaut et n'est donc pas valable de manière absolue (cf. Kleiber 1988 ; Kleiber/Tamba 1990, 20). Dans une première approximation, on peut supposer que l'asymétrie entre T et T' est due à la structure interne du concept spécifique. Si nous partons d'une description conceptuelle de TULIPE inspiré par (1), nous nous trouvons amené à rattacher la différence entre T et T' aux deux composantes du concept spécifique. Dans le cas de T, c'est évidemment la composante α qui est mise en valeur, dans le cas de T', c'est la composante β :

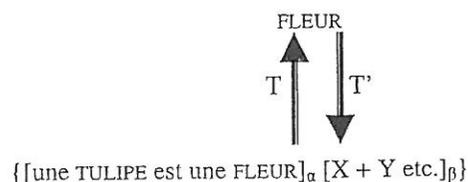


Fig. 3 : Relations taxinomiques T vs. T'

C'est essentiellement la relation T' qui justifie la structure triangulaire du module taxinomique représenté dans la Fig. 2. Du fait que la relation T' met l'accent sur la présence de β (en plus de α), elle met en jeu des éléments de différenciation à travers une pluralité de concepts spécifiques définis par des composantes différentes qui opposent, en l'occurrence, les concepts TULIPE, ROSE, COQUELICOT etc. (La relation T, par contre, n'organise que le rapport d'un concept spécifique donné au concept général.) Par conséquent, le module taxinomique comprend nécessairement deux (ou plusieurs) concepts spécifiques par concept général (où chaque concept spécifique est relié au concept général par une relation T, qui lui, est relié à chacun des deux concepts spécifiques par une relation T').

En plus des relations T et T', apparentées, mais non pas identiques, comme nous venons de le voir, le module taxinomique (Fig. 2) contient une troisième relation S qui relie deux concepts spécifiques entre eux, tels que TULIPE et ROSE, TULIPE et COQUELICOT etc. Il s'agit évidemment d'une relation de *similarité* (d'où S) : Les concepts TULIPE et ROSE appartiennent à un même module taxinomique

parce qu'ils sont similaires, et de même pour TULIPE et COQUELICOT etc. La similarité constitue une relation cognitive (et associative) tout à fait basale. Les relations T et T', par contre, semblent être beaucoup plus complexes. D'autre part, on a l'impression que dans un module taxinomique comme celui représenté dans la Fig. 2, la relation S entre les concepts spécifiques n'est pas sans pertinence pour la relation T. Peut-on donc ramener les relations T et T' à des relations cognitives plus basales ?

Avant de répondre à ces questions, il convient de retourner en arrière aux sources de l'étude cognitive (et associative) du langage.

3. Similarité, contraste et contiguïté⁵

Dans son livre *De memoria et reminiscentia* (451b : 18-22 = Aristote 1975, 300), Aristote introduit dans la pensée occidentale les trois relations associatives fondamentales, à savoir la *similarité* (rapport au $\delta\mu\sigma\iota\omicron\nu$), le *contraste* (rapport à l' $\acute{\epsilon}\nu\alpha\nu\tau\iota\omicron\nu$) et la *contiguïté* (rapport au $\omicron\upsilon\nu\epsilon\gamma\gamma\upsilon\varsigma$), relations qui lui permettent d'expliquer le mécanisme du souvenir. En principe indépendamment d'Aristote, la philosophie sensualiste et la psychologie associationniste anglaises redécouvrent surtout la relation de la contiguïté, mais aussi celle de la similarité (cf. Amin 1973, 19-81). Seul l'Écossais Thomas Brown (1778-1820) semble le premier reprendre explicitement Aristote (op.cit., 72). On parvient finalement à débarrasser les trois relations associatives de leur hérédité mécaniste en décelant leur rôle transcendantal pour la constitution de tout objet (*Gegenständlichkeit*) dans la genèse passive (cf. Husserl 1973, 111-114 ; Holenstein 1972) et pour les principes gestaltistes (cf. Wertheimer 1922/23, 304-311 ; Köhler 1971, 42 s. ; Raible 1981, 5 s.).

À son tour indépendamment d'Aristote (du moins sur ce point), la rhétorique classique intègre dans la définition de certains tropes, en dernière analyse, les relations qui nous intéressent ici : la *similitudo* sous-jacente à la *translatio* (= métaphore), la *permutatio ex contrario* (= antiphrase) et l'expression de *res propinqua et finitima* dans le cas de la *denominatio* (= métonymie).⁶ Les classifications des changements sémantiques élaborées au XIX^e siècle reprennent dans une large mesure des catégories rhétoriques, dont ces trois (cf. Nerlich 1992 ; Blank 1997a, 8-18). Le courant associationniste et le courant rhétorique se rejoignent pour la première fois dans la théorie – un peu balourde, il est vrai – du changement sémantique de Wundt (1912, 459-627 ; cf. Blank 1997a, 18 s.).

⁵ Pour la relation de la contiguïté en particulier, cf. Koch 1999, 140-144.

⁶ Cf. *Ad Herennium* IV, 32, 43 et 43, 46 = Anonymus 1894, 337 et 345 ; Cicéron, *De oratore* 3, 39, 157 = Cicéron 1965, 432.

C'est sur le plan complètement différent des unités formant un système synchronique que Saussure (1916, 170-180), inspiré par Kruszewski (1884-90), intègre les relations associatives dans sa théorie linguistique. Ses rapports 'associatifs' constituent, de fait, des rapports de similarité entre les mots (*in absentia*), ses rapports 'syntagmatiques' des rapports de contiguïté entre les mots (*in praesentia*). Peu après, Roudet concilie la théorie associationniste du changement sémantique avec l'associationnisme saussurien. Opposant les associations entre « mots » aux associations entre « idées », Roudet explique le changement métaphorique par un « changement résultant d'une association par ressemblance entre les idées » et le changement métonymique par un « changement résultant d'une association par contiguïté des idées » (1921, 690). Malgré certaines modifications, la classification des changements sémantiques élaborée par Ullmann (1957, 216-240 ; 1964, 211-227) maintient les couplages métaphore – similarité et métonymie – contiguïté.

Mais la pertinence des relations associatives se manifeste aussi sur le plan synchronique et expérimental, à savoir dans les tests d'association de mots et les lapsus linguae (Raible 1981, 9-17 ; Blank 1997a, 138-145) ainsi que dans le domaine de l'aphasie. Ce dernier point encourage Jakobson (1963) à proposer ses deux corrélations *similarité – axe paradigmatique – aphasie de Wernicke – métaphore* et *contiguïté – axe syntagmatique – aphasie de Broca – métonymie* (critiquables à maints égards ; cf. Holenstein 1976 ; Happ 1985, 12-17, 61-93, 127-139). Mais il n'en reste pas là, et – ce pas de sa réflexion a suscité trop peu d'intérêt – il distingue deux dimensions associatives qui se révèlent dans un petit test d'association sur la base du stimulus angl. *hut* = fr. *hutte* (décrit dans Jakobson 1956, 90 s./1963, 61 s. ; cf. Blank 1999b, 172 ; Koch 1999, 143) : une dimension proprement sémantique et une dimension pour ainsi dire « saussurienne » (similarité 'positionnelle', soit paradigmatique⁷ vs. contiguïté 'positionnelle', soit syntagmatique).

	similarité 'positionnelle' (relations paradigmatiques)	contiguïté 'positionnelle' (relations syntagmatiques)
contiguïté 'sémantique'	métonymie : <i>chaume, paille, pauvreté</i>	... <i>a brûlé</i>
similarité/contraste 'sémantiques'	tautologie : <i>hutte</i> synonymie : <i>cabane, cahute</i> antonymie : <i>palais</i> métaphore : <i>antre, terrier</i>	... <i>est une pauvre petite maison</i>

Tableau 1: Réactions au stimulus *hutte* dans un test d'association d'après Jakobson (1963, 61 s.)

⁷ Notons que depuis Hjelmslev (1968, 59), le terme de 'paradigmatique', qui a remplacé 'associatif', riche d'implications sémantiques, ne désigne plus que les relations d'opposition dans un système (sens 'positionnel' selon Jakobson).

Si nous laissons de côté, pour l'instant, le domaine de la contiguïté positionnelle (syntagmatique) qui ne nous intéresse pas en tant que telle (mais v. infra 7.1.), nous constatons que dans le domaine de la similarité positionnelle (paradigmatique), on trouve d'une part des associations par contiguïté sémantique sous forme de réactions métonymiques telles que *chaume, paille* ou *pauvreté*. D'autre part, on y trouve des associations par similarité – ou à la limite : identité – sémantique : elles sont de nature tautologique (*hutte*), synonymique (*cabane, cahute* ; mais v. infra 4.2.) ou métaphorique (*antre, terrier*). Etant donné que similarité et contraste ne constituent que deux aspects complémentaires d'un même itinéraire associatif (Raible 1981, 5, 20-23 ; Blank 1997a, 140-143 ; 2001, 42), il s'impose de regrouper le contraste sous forme de réaction antonymique (*palais*) avec la similarité sémantique (toutefois, nous laissons désormais de côté le contraste qui n'entre pas directement en ligne de compte dans ce qui suit).

4. Relations associatives et fonctionnement du lexique

Rien que l'histoire de la réception des relations associatives dans les recherches de linguistique (3.) montre leur double pertinence dans le domaine lexico-sémantique.⁸ Nous avons vu qu'elles fonctionnent non seulement sur le plan des interrelations synchroniques entre les mots du lexique (colonne 1 dans le Tableau 2), mais aussi sur le plan du changement sémantique des mots en diachronie (colonne 3).

Les colonnes 1 et 3 correspondent effectivement à deux problématiques lexicologiques très différentes : fonctionnement synchronique de mots distincts au niveau du signifiant (colonne 1) vs. changement diachronique d'un même mot identique (colonne 3). Or, les processus diachroniques illustrés dans la colonne 3 ont toujours des répercussions synchroniques : Tout changement sémantique produit d'abord une nouvelle acception qui coexiste avec une acception préexistante. Ainsi, le lat. *testimonium* 'témoignage' (case 3a) a engendré une acception nouvelle 'personne qui fait un témoignage', ce qui a abouti au mot polysémique a.fr. *tesmoing* 'témoignage ; personne qui fait un témoignage' (cf. DHLF, s.v. *témoin*). En fait, un changement sémantique diachronique produit toujours un état de polysémie synchronique (cf. Bréal 1921, 143 s. ; Koch 1991, 293 ; 1994, 203-209 ; Wilkins 1996, 267-270 ; Blank 1997a, 119-130, 406-424 ; 2003, 268-273). Le Tableau 2 aurait donc été incomplet sans la colonne 2 qui illustre cet état de choses avec des exemples tirés du français moderne.⁹ Nous

⁸ Nous ne discuterons pas ici leur pertinence pour d'autres domaines tels que la grammaire et la phonologie.

⁹ Evidemment, on aurait pu choisir, pour la colonne 2, aussi bien des exemples de n'importe quelle autre langue, comme p.ex. l'a.fr. *tesmoing* 'témoignage ; personne qui fait un témoi-

	1		2		3		
	mots distincts		un seul mot identique		diachronie		
	synchronie		synchronie		diachronie		
	synchronie 'externe' (interrelations associatives entre les mots)		synchronie 'interne' (relations associatives en polysémie)		diachronie (itinéraires associatifs du changement sémantique)		
C : contiguïté	fr. <i>hutte</i> – <i>pauvreté</i> (cf. Tableau 1)		polysémie métonymique : fr. <i>bureau</i> 'table sur laquelle on écrit/travaille' – 'pièce où est installée une telle table'		changement métonymique : lat. <i>testimonium</i> 'témoignage' > fr. mod. <i>témoïn</i> 'personne qui fait un témoignage'		a
S : similarité : cotaxinomique	cohyponymie : fr. <i>tulipe</i> – <i>rose</i> (cf. Fig. 1)		polysémie cohyponymique : fr. <i>professeur</i> 'enseignant de collège/de lycée' – 'titulaire d'une chaire universitaire'		transfert cohyponymique : lat. <i>sorex</i> 'musaraigne' > fr. <i>souris</i> 'mus musculus'		b
métaphorique	[effet métaphorique : fr. <i>hutte</i> – <i>antre</i> ; <i>hutte</i> – <i>terrier</i> (cf. Tableau 1)]		polysémie métaphorique : fr. <i>aigu</i> 'se terminant en pointe ou en tranchant' – 'en haut de l'échelle des sons'		changement métaphorique : lat. <i>pensare</i> 'peser' > fr. <i>penser</i> 'exercer son esprit'		
T	hyponymie : fr. <i>tulipe</i> – <i>fleur</i> (cf. Fig. 1 et 3)		polysémie taxinomique : fr. <i>orteil</i> 'doigt de pied' – 'gros orteil'		généralisation : lat. <i>panarium</i> 'corbeille à pain' > fr. <i>panier</i> 'réceptacle servant à contenir marchandises, provisions, animaux etc.'		c
T'	hyperonymie : fr. <i>fleur</i> – <i>tulipe</i> (cf. Fig. 1 et 3)				spécialisation : lat. <i>necare</i> 'tuer' > fr. <i>noyer</i> 'tuer en immergeant dans l'eau'		

Tableau 2: Contiguïté, similarité et relations T/T' sur différents plans lexico-sémantiques

opposerons, dans ce qui suit, l'état de la polysémie d'un même mot en tant que synchronie 'interne' (colonne 2) aux interrelations entre des mots distincts en tant que synchronie 'externe' (colonne 1), et ces deux situations, à leur tour, aux relations qui interviennent dans le changement diachronique (colonne 3). Le Tableau 2 montre que les deux relations associatives C et S ainsi que les relations T et T' fonctionnent, en principe, indifféremment sur les trois plans correspondant aux colonnes 1, 2 et 3.¹⁰ Mais cette affirmation générale appelle des précisions (v. infra 6.). De plus, il faudra examiner de plus près, et éven-

gnage'. La différence entre l'a.fr. *tesmoing* et le fr.mod. *témoïn* réside en ce que ce dernier a complètement perdu l'ancienne acception 'témoignage'. Bien qu'il s'agisse là d'un pas ultérieur, logiquement indépendant de la naissance d'une acception nouvelle (cf. Blank 1997a, 121-125, 425-429), nous avons choisi, afin de mettre l'accent sur le changement sémantique dans la colonne 3, exclusivement des exemples dans lesquels le mot a déjà perdu son ancienne acception. Théoriquement, on aurait également pu présenter les processus diachroniques sous-jacents au matériel de la colonne 2 pour montrer la chose.

¹⁰ Pour les bases théoriques de ce tableau général, cf. Koch 1994 ; 1999 ; 2000, 81-89 ; 2001a, 1157-1161 ; 2001b, 17-25 ; Blank 1997a, 157-217, 230-269, 419-424 ; 1999a ; 2000 ; 2001, 104-108 ; 2003, 268-271.

tuellement différencier, les relations C, S, T et T' – et notamment ces deux dernières, qui nous intéressent plus particulièrement depuis le début et qui semblent être de nature plutôt complexe (v. infra 7.).

5. Contiguïté, scénarios et engynomie

Il ressort de l'histoire de la réception des relations associatives (3.) que c'est la relation de la contiguïté (C) qui s'impose le plus immédiatement – à tel point, d'ailleurs, qu'elle a parfois été identifiée avec l'association même. La notion de 'contiguïté' a cependant l'inconvénient de passer pour imprécise. Evidemment, la 'contiguïté' dépasse largement le sens étymologique de 'contiguïté spatiale', mais une fois qu'on a commencé à subsumer sous ce terme également la successivité temporelle, la relation cause-effet, la relation partie-tout (et vice versa), etc., on se demande où l'on va s'arrêter.

La linguistique cognitive, elle, ne se sert en général de la notion de 'contiguïté' que marginalement.¹¹ Quand cela se produit, c'est d'ailleurs toujours dans le contexte de l'explication de la métonymie (correspondant aux cases 2a et 3a du Tableau 2) et en concurrence avec d'autres notions bien plus centrales pour cette approche, telles que [angl.] *domain*, (*idealized*) *cognitive model* = ICM, *scene*, *scenario*, *script* et *frame* (cf. Taylor 1995, 90, 125 s. ; Croft 1993, 348 ; Ungerer/Schmid 1996, 128 ; Radden/Kövecses 1999, 21 ; Ruiz de Mendoza Ibáñez 2000, 113-115 ; Panther/Thornburg 2003, 3). Ces tentatives sont prometteuses à condition que l'on unifie et précise la terminologie. Etant donné que les termes de *domain*¹² et de ICM¹³ s'avèrent trop ambigus, nous préfé-

¹¹ Citons p.ex. Taylor 1995, 122 (où le terme ne renvoie qu'à la définition traditionnelle de la métonymie) ; Croft 1993, 347 ; Ungerer/Schmid 1996, 115 s. ; Radden/Kövecses 1999, 19. Des observations un peu plus explicites se trouvent dans Dirven 1993, 14, et dans Feysaerts 2000, 63-65.

¹² Cf. l'exemplification de la structure d'un *domain* dans Croft 1993, 340-342 et Croft/Cruise 2004, 25 s., qui contient des relations de contiguïté (C) aussi bien que des relations taxinomiques (T/T'), ce qui est absolument indésirable dans notre contexte où les relations T et T' restent encore à définir (cf. Koch 1999, 152 s.). C'est cela d'ailleurs qui explique « the absence of independent means of delimiting domains » (Croft/Cruise 2004, 216 n. 1 ; cf. aussi Feysaerts 2000, 62 s.).

¹³ Malheureusement, la notion de ICM, telle qu'elle est caractérisée par Lakoff (1987, 68, 113 s., 288, 417 etc.) est une catégorie fourre-tout qui comprend des structures propositionnelles, des « image-schematic structures », des processus métaphoriques, aussi bien que les concepts source et les concepts cible dans de tels processus (cf. la critique exercée dans Koch 1996a, 234 n. 28) et, enfin, des processus métonymiques aussi bien que le cadre dans lequel se déroule un processus métonymique. Cette dernière interprétation (de ICM) correspond à la fameuse définition de la métonymie que donnent Radden/Kövecses : « Metonymy is a cognitive process in which one conceptual entity [...] provides mental access to another conceptual entity [...] within the same cognitive model » (1999, 21).

rons employer le terme de *frame* (fr. *scénario*)¹⁴ qui a l'avantage d'exprimer une notion parfaitement compatible avec la notion de 'contiguïté' (cf. Koch 1995, 29 ; 1999, 146-149 ; 2001c, 202 s. ; Blank 1997a, 85-89 ; 2001, 54-57 ; Waltereit 1998) : D'après la philosophie phénoménologique, toute perception réunit des composantes 'présentées' et des composantes 'apprésentées', non pas réellement perçues, mais intégrées dans la perception (cf. Husserl 1973, 150 s.), et ce sont ces dernières qui ouvrent un « horizon » de contiguïtés. Dans cette perspective, un scénario réunit nos attentes « encyclopédiques » basées sur les contiguïtés reliant des désignés ou constituant des désignés plus complexes (notamment des types de situations).¹⁵

Nous pouvons maintenant opposer au module taxinomique (Fig. 2) un module *engynomique*¹⁶ qui reflète la structure basale d'un scénario comprenant au moins deux 'éléments'. Les relations de contiguïté (C) relient les concepts-éléments entre eux ainsi que le concept-scénario à chacun des concepts-éléments (cf. Koch 2001c, 217) :

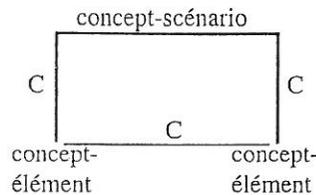


Fig. 4 : Module 'engynomique'

Tout concept se situe à l'intersection d'au moins un module taxinomique et d'au moins un module engynomique (cf. Koch 2000, 83 ; 2001a, 1144 s.). Le concept FLEUR p.ex. est le concept général dans la hiérarchie taxinomique qui comprend les concepts spécifiques ROSE, TULIPE, COQUELICOT etc. ; en même temps, il constitue un scénario auquel appartiennent des concepts-éléments

¹⁴ Pour la théorie des *frames*, des *scripts*, des *scenes* et des *scenarios*, cf. Minsky 1975 ; Fillmore 1975 ; 1985 ; Schank/Abelson 1977 ; Tannen 1979 ; Barsalou 1992 ; Taylor 1995, 87-92 ; Ungerer/Schmid 1996, 205-217, Croft/Cruse 2004, 7-14. Nous entendons *frame*/fr. 'scénario' dans un sens suffisamment précis pour exclure les problèmes évoqués dans n. 12 et 13, mais en même temps dans un sens suffisamment général pour recouvrir des structures conceptuelles statiques aussi bien que dynamiques (souvent appelées *scripts* : cf. Taylor 1995, 87) ; cf. aussi Blank 1999b.

¹⁵ C'est en ce sens que Ungerer/Schmid (1996, 46-49) emploient le terme de *cognitive model* (tandis qu'ils réservent *frame* pour un type particulier de modèle cognitif : 201 s.).

¹⁶ Inspiré par l'expression aristotélicienne (σύνεγγυς 'le contigu') (cf. 3.), ce mot a été créé pour combler une lacune terminologique qui nous empêchait d'opposer clairement les deux types de « hiérarchies » conceptuelles dont il sera question à l'instant (cf. Koch 1998, 121 ; 2001a, 1144).

comme TIGE, PÉTALE, PARFUM, CUEILLIR, SE FANER etc. Il est impossible de confondre ces deux types de hiérarchies : à preuve que la formule *un X est un Y*, tout à fait adéquate à la relation taxinomique T (p.ex. *une TULIPE est une FLEUR* ; v. supra 2.), n'est cependant pas applicable à la relation C entre un concept-élément et le concept-scénario : **un PÉTALE est une FLEUR*, sans parler de ****CUEILLIR est une FLEUR* (Koch 1998 ; Koch 2001c, 217 ; Seto 1999).

Le module engynomique (Fig. 4) s'applique sans problèmes aux relations partie-tout, mais précisons bien que les engynomies dépassent largement ce qu'on appelle les 'méronomies' ou les 'partonomies' (cf. Cruse 1986, 156-180 ; 2000, 153-156, 185-188 ; Croft/Cruse 2004, 150-163) : La formule *un X est une partie d'un Y* est possible p.ex. pour *un PÉTALE est une partie d'une FLEUR*, mais non pas pour **un PARFUM est une partie d'une FLEUR*, sans parler de CUEILLIR etc. Bien entendu, il est tout à fait légitime de regarder la relation partie-tout comme un type de contiguïté privilégié,¹⁷ mais dans ce qui suit, il est prioritaire de mettre l'accent sur le fond commun de toutes les relations de contiguïté.

Des effets de prototypicalité s'observent dans les hiérarchies taxinomiques aussi bien que dans les hiérarchies engynomiques, mais ils agissent de manière complètement différente. Dans un module taxinomique, c'est aux concepts spécifiques qu'on assigne un statut, selon le cas, prototypique ou plus ou moins marginal par rapport au concept général (on considérera p.ex. le GENÊT comme une FLEUR plutôt marginale). Dans le module engynomique, c'est à différentes instances du concept-scénario qu'on assigne un caractère, selon le cas, prototypique ou plus ou moins marginal en fonction des concepts-éléments. Ainsi, on considérera une fleur sans TIGE comme un cas plutôt marginal de FLEUR, de même éventuellement une fleur sans PARFUM. Ce dernier exemple fait d'ailleurs penser à la notion de 'stéréotype' : Si ce n'est pas la FLEUR prototypique qui a un PARFUM, il existe quand même un stéréotype de FLEUR qui prévoit une contiguïté avec PARFUM.¹⁸ Il faut donc concevoir le scénario comme une *gestalt* prototypicale et/ou stéréotypée (cf. Taylor 1995, 88 ; Cordier 1993, 144 ss. ; Blank 1997a, 89 ; Koch 1999, 149-151), ce qui contribue, du reste, à débarrasser la notion de contiguïté de son hérité mécaniste (cf. 3.)

¹⁷ Pour les anaphores associatives (v. infra) Georges Kleiber (2001, 278-295) établit des critères très précis qui permettent de différencier les relations partie-tout d'autres types de relations.

¹⁸ On pourrait appliquer ici la notion de 'stéréotype' de Schwarze (cf. maintenant, 2001, 31-35), qui comprend les attributs et les propriétés typiques du point de vue cognitif : mais il faudrait prendre en considération aussi la notion de 'stéréotype' de Putnam (1975), centrée plutôt sur les convictions diffusées dans une communauté linguistique (l'affinité entre stéréotype et scénarios est souligné dans Taylor 1995, 73 n. 5, 87). Pour une discussion des différentes notions de 'stéréotype' et de leurs points de rencontre, cf. Kleiber 1990, 60-69.

Inutile de dire que le module engynomique est susceptible d'une application récursive : le scénario FORÊT, p.ex., comprend, entre autres, l'élément ARBRE, qui constitue, à son tour, un sous-scénario comprenant des éléments comme MATIÈRE LIGNEUSE, TRONC, FRUIT, OMBRE, POUSSER etc.

La portée linguistique des scénarios et des relations de contiguïté qui les constituent est considérable. Dans ses nombreuses études sur l'anaphore associative, Georges Kleiber nous présente, en dernière analyse, une exploration systématique du monde des scénarios¹⁹ et par là-même des contiguïtés qui permet non seulement de distinguer l'anaphore associative des types d'anaphores non basées sur la contiguïté,²⁰ mais aussi de délimiter l'étendue de ce phénomène au sein des rapports de contiguïté (puisqu'un rapport quelconque de contiguïté ne garantit pas l'anaphore associative !)²¹ et de fournir une typologie des relations (de contiguïté) concernées : méronymiques, locatives, fonctionnelles et actancielles (cf. Kleiber 2001, 263-367). L'essentiel pour nous, c'est que le 'pontage inférentiel' permettant l'interprétation des anaphores associatives présuppose « un lien conventionnel, une connaissance générique qui lie de façon nécessaire ou le plus souvent seulement stéréotypique les objets en présence » (Kleiber 2001, 93 ; pour la discussion, cf. 2001, 91-179 ; 1993 ; 1995). Même si tous les scénarios (et tous les éléments de scénario) ne se prêtent pas forcément à l'anaphore associative, il n'y a sûrement pas d'anaphore associative sans scénario.

Autre champ d'application fondamental du module engynomique (Fig. 4) : le processus métonymique qui se manifeste dans le Tableau 2 sous forme de changement sémantique métonymique (case 3a) et de polysémie métonymique (case 2a). En linguistique cognitive, il y a unanimité pour dire que, contrairement

¹⁹ Kleiber lui-même (2001, 93 n. 1, 263) mentionne, avec quelques réserves, il est vrai, des termes comme *frame*, *cadre*, *script* ou *scénario*. Notre tentative de définir de manière un peu plus approfondie la notion de *frame*'scénario' n'implique aucunement, comme on le verra à l'instant, que celle-ci suffise à elle seule pour expliquer les règles de l'anaphore associative. – Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'en introduisant le terme d'« anaphore associative », Guillaume renouait avec les rapports 'associatifs' de Saussure (cf. Kleiber 2001, 1), qui, on l'a vu dans la section 3., correspondent à la similarité (!) des mots. Or, grâce à Jakobson (Tableau 1), on comprend tout de suite que le domaine de l'anaphore associative se situe au croisement de la similarité 'positionnelle' et de la contiguïté 'sémantique', ce qui nous ramène aux scénarios.

²⁰ Il s'agit là notamment des anaphores basées sur l'hypo-/hyperonymie, soit sur nos relations T/T' : cf. Kleiber 2001, 97.

²¹ Exemple particulièrement impressionnant : l'impossibilité de relier en anaphore associative une paire de noms de parenté 'convers' tels que fr. *père* et *fils* (qui constituent bel est bien deux éléments d'un scénario selon le module de la Fig. 4). Kleiber (1999 ; 2001, 80 s. 350-357) parvient à expliquer ce blocage par le fait que l'antécédent d'une anaphore associative correspond toujours à l'« englobant » (le scénario, dirions-nous) et l'expression anaphorique à l'« englobé » (un élément du scénario). Avec une paire lexicale du type *famille* (englobant/scénario) – *père* (englobé/élément), il n'y a, par contre, aucun inconvénient.

ment au processus métaphorique (v. infra 6.), le processus métonymique se déroule dans un même scénario (qu'on le désigne par *frame*, par *script* ou par des termes moins précis : v. supra et nn. 12 et 13). L'essence même du processus a été caractérisé en termes de *highlighting* (cf. Croft 1993, 348 ; Ungerer/Schmid 1996, 128 s.), de 'perspectivisation' (cf. Taylor 1995, 90, 107 s., 125 s.) ou d'« effet figure-fond » (cf. Koch 1995, 40 s. ; 1996a, 235 s. ; 1999, 151-153 ; 2001c, 203 s., 214-218 ; Blank 1997a, 243 ; 2001, 79 s. ; Waltereit 1998). Effectivement, nous observons un effet figure-fond entre deux éléments d'un scénario (mettons : PROCÈS DEVANT UN TRIBUNAL) dans le cas du lat. *testimonium* > fr. *témoin* (case 3a) et un effet figure-fond entre un élément et le scénario correspondant dans le cas du fr. *bureau* (case 2a). Il saute aux yeux que le processus métonymique implique des connaissances « encyclopédiques » sur des *désignés* prototypiques/stéréotypés et ne saurait être expliqué sur le plan des signifiés langagiers (cf. Koch 1995, 40 s. ; 1998 ; 1999, 144 s. 149-151 ; Blank 1997a, 235-241).

Le dernier champ d'application du module engynomique (Fig. 4) que nous aborderons brièvement dans cette section²² concerne la synchronie 'externe' (Tableau 2, case 1a). Que de multiples relations de contiguïté traversent le lexique d'une langue donnée est indéniable, mais ce fait peut être aussi peu rassurant. Voilà ce qui explique éventuellement l'insuccès de la formule 'champ associatif' mise en avant par Bally (1965, 134) et que celui-ci illustre par le mot *ciel* qui fait penser à *étoile*, *nuage*, *bleu*, etc. Evidemment, il s'agit de scénarios et de contiguïtés entre *désignés* qui mettent en jeu tout notre savoir « encyclopédique » et qui, différemment des relations taxinomiques (dont nous parlerons dans la section 7.), ne pénètrent pas la structure langagière des signifiés du lexique (cf. Koch 1996a, 229 s. ; 1998). Or, étant donné que les scénarios constituent des *gestalts* prototypiques et/ou stéréotypées (v. supra), on est loin de l'arbitraire ici. Contrairement aux similarités métaphoriques (dont il sera question dans la section 6.), les contiguïtés font du lexique un réseau très riche, certes, mais non pas diffus.

6. Similarité cotaxinomique et similarité métaphorique

Comme le montre le Tableau 2, il y a lieu de différencier deux types particuliers de la relation de similarité (S) : la similarité cotaxinomique, partie intégrante du module taxinomique (Fig. 2) et la similarité métaphorique. Jakobson a déjà vu – du moins indirectement – que les deux types de similarité peuvent fonctionner dans les tests d'association (Tableau 1). Dans le domaine de la similarité, il enregistre, d'une part, des réactions métaphoriques (repris dans notre

²² Nous trouverons dans la section 7. des applications de la relation de la contiguïté en sémantique lexicale.

Tableau 2), d'autre part, des réactions qu'il appelle « synonymiques » (*hutte – cabane/cabane*), mais qui sont susceptibles d'un traitement différent. Comme ces mots ne sont 'synonymes' que dans un sens très large, il convient de décrire leurs différences respectives en termes taxinomiques.²³ D'après la description donnée dans RE (s. vv.), on peut envisager un rapport cohyponymique du moins pour la paire *hutte – cabane*.²⁴ Voilà donc un cas de similarité cotaxinomique.

Les associations de similarité ne se basent jamais sur des attributs « objectifs » des objets rapprochés par l'esprit, et la saillance de ces attributs (du *tertium*) peut varier selon les contextes (cf. Tversky 1977). Ceci vaut pour la similarité cotaxinomique et, à plus forte raison, pour la similarité métaphorique. Ce qui les distingue, c'est la possibilité – ou impossibilité – de ramener les deux concepts « similaires » à un seul concept qui les englobe, possibilité qui va bien au-delà de l'identification d'un simple *tertium*, soit un attribut commun.

Dans le cas de la similarité cotaxinomique, ce concept englobant correspond à un concept général dans une taxinomie (p.ex. FLEUR par rapport à TULIPE et ROSE : cf. Fig. 1), éventuellement exprimé par un hyperonyme. Nous entrevoions ici à nouveau la pertinence de la relation S pour la relation T dans un module taxinomique (cf. déjà 2.) à laquelle il faudra revenir (7.2.).

Dans le cas de la similarité métaphorique, il est a priori inutile de chercher un tel concept englobant (qui ne se réduise pas à un pur *tertium*). Dans beaucoup de cas, on ne réussira tout simplement pas à en trouver. Quel concept engloberait par exemple les deux acceptions du mot polysémique fr. *aigu* cité dans le Tableau 2 (case 2b) ? Le caractère synesthésique, en l'occurrence, de la similarité métaphorique sous-jacente est inaccessible à toute interprétation taxinomique.²⁵ Pour comprendre une métaphore, il faut saisir un effet de « basculement »²⁶ provoqué par le *mapping* qui déclenche l'interaction entre un domaine conceptuel source et un domaine conceptuel cible (cf. Black 1954 ; Lakoff/Johnson 1980 ; Liebert 1992, 14, 28-82 ; Croft 1993 ; Koch 1994, 209-214 ; Blank 1997a, 160-169 ; Croft/Cruse 2004, 194-204). Dans le cas du fr. *aigu*, nous avons affaire à l'interaction entre deux scénarios bien distincts : la

²³ Une telle possibilité serait exclue, s'il s'agissait de synonymes « stylistiques » (cf. Kleiber/Tamba 1990, 12 s.), ce qui n'est pas le cas ici.

²⁴ Nous laisserons ouverte la question de savoir ce qu'il faut faire de *cabane*, défini par RE, s. v., par une espèce d'explication hyperonymique double : 'hutte, cabane grossière'.

²⁵ Même une paraphrase pseudo-hyperonymique du type 'tranchant' serait stérile, parce que métaphorique à son tour (cf. Koch 1996b, 119 n. 9 ; 1998). – Il faut donc conclure que l'identification et le degré d'*entrenchment* d'un concept général pour deux acceptions, qui selon Tuggy (1993) permettent de graduer des variances sémantiques (de la polysémie aux effets contextuels), sont peut-être opérants pour la similarité cotaxinomique, mais absolument pas pour la similarité métaphorique.

²⁶ C'est Georges Kleiber lui-même qui m'a proposé, dans une conversation personnelle, cette expression pour rendre le terme allemand de *Kippeffekt* provenant du gestaltisme.

perception tactile et la perception auditive. Dans le cas p.ex. du mot polysémique fr. *chacal* 'mammifère carnivore ... ; homme avide, cruel ou rusé', la métaphore traverse différentes taxinomies : celle des animaux et celle des hommes.

On voit donc que l'effet particulier de la similarité métaphorique est dû précisément au décalage entre les scénarios (cf. 5.) et/ou les taxinomies impliqués. Même si l'on réussit théoriquement, dans certains cas, à construire un concept général englobant (p.ex. ÊTRE VIVANT, voire MAMMIFÈRE pour le fr. *chacal*), le résultat est tout à fait banal et reste extérieur à l'effet métaphorique lui-même. La métaphore repose donc, certes, sur la relation associative basale de la similarité, mais dans sa complexité, elle évoque, en plus, ne serait-ce que de manière négative, les scénarios (en insistant sur leur distance)²⁷ et les relations taxinomiques (indifférence d'une similarité cotaxinomique).

Cela dit, on constate que la similarité métaphorique ne saurait être conçue autrement que de façon conceptuelle. Toutes les tentatives de reconstruire la métaphore dans le cadre d'une sémantique du signifié purement langagier (sémantique etc.) sont d'avance vouées à l'échec. C'est notre connaissance « encyclopédique » des *désignés* (éventuellement potentiels), exploitant notamment des effets prototypiques, qui nous fait créer des métaphores. En général, les traits pertinents ('sèmes') qui ne se définissent qu'au niveau du système de signifiés d'une langue donnée n'y sont pour rien (cf. Koch 1994 ; 1995, 39 s. ; 1996, 236 ; Blank 1997a, 160 ss.).

La similarité cotaxinomique, elle aussi, est à l'origine une similarité de certains *désignés*, y compris d'éventuels effets de prototypicalité et de flou qui peuvent s'instaurer, p.ex. entre des concepts comme CHAISE et FAUTEUIL. Néanmoins, la similarité cotaxinomique se prête parfaitement à une interprétation en termes de traits pertinents ou de sèmes sur le plan des *signifiés* langagiers. La sémantique structurale tout entière (cf. p.ex. Hjelmslev 1957 ; Pottier 1964 ; Greimas 1966 ; Coseriu/Geckeler 1981) repose sur une conception foncièrement taxinomique du lexique (cf. Koch 1998). Ainsi, dans le champ lexical exemplaire du fr. *siège*, la similarité cotaxinomique entre les concepts exprimés par les lexèmes *chaise* et *fauteuil* se traduit en sèmes : [sur pieds], [pour une personne], [avec dossier] et [matériel rigide]. La pertinence de ceux-ci découle du système lexical du français qui les oppose aux lexèmes *pouf*, *canapé* et *tabouret*.

Par conséquent Blank (1997a, 190-192, 207 ; 2001, 86) considère que le changement sémantique cohyponymique (Tableau 2, case 3b) a son point de

²⁷ Raible (1981, 5) oppose non seulement la similarité au contraste, mais aussi la contiguïté à la 'distance'. Or, il ressort indirectement de ses propos que la distance n'est nullement une quatrième relation associative, mais la négation même de l'association. Elle sert plutôt à séparer des domaines sémantiques tels que les scénarios (cf. op. cit., 25 ; cf. la mise au point dans Blank 1997a, 143 s.).

départ sur le plan de la similarité cotaxinomique de deux désignés (p.ex. une confusion entre deux concepts du même niveau taxinomique), mais qu'il est doublé par une similarité secondaire des deux sémèmes correspondants. La même chose vaut, mutatis mutandis, pour la polysémie cohyponymique (case 2b) et pour la cohyponymie en synchronie 'externe' (case 1b ; cf. Blank 2001, 31). Ce dernier point explique d'ailleurs pourquoi la similarité cotaxinomique est un des nerfs de l'organisation synchronique du lexique. Enracinée dans la connaissance encyclopédique des désignés, elle pénètre, de plus, toute la structure sémémique du lexique.

Par contre, les effets de similarité métaphorique indéniables du type *hutte* – *antre/terrier* observés par Jakobson dans son test d'association (cf. Tableau 1) ne constituent pas une base aussi systématique du fonctionnement du lexique en synchronie 'externe' (c'est pourquoi nous avons mis ces exemples entre crochets dans le Tableau 2, case 1b). Malgré l'existence de certains schémas métaphoriques très puissants, voire universels (cf. Lakoff/Johnson 1980 ; Blank 1997a, 172-181), les possibilités de métaphorisation conceptuelle sont trop nombreuses et trop diffuses pour s'inscrire de manière stable dans la synchronie 'externe' du lexique d'une langue donnée (et cela les distingue des rapports engynomiques : cf. 5.).

Sur le plan de la diachronie (Tableau 2, case 3b) et de la synchronie 'interne' (case 2b), la proportion entre les deux types de similarité se renverse : la similarité métaphorique est une des bases les plus solides et les plus importantes du changement sémantique et de la polysémie, tandis que la similarité cotaxinomique ne se manifeste que dans le transfert et la polysémie cohyponymiques, deux phénomènes existants, mais assez peu fréquents (pour plus de détails, cf. Blank 1997a, 207-216).

Somme toute, il est évident qu'il faut bien distinguer similarité cotaxinomique et similarité métaphorique, malgré leurs sources associatives communes, et que c'est la similarité cotaxinomique qui relie deux concepts du même niveau dans une taxinomie (= S dans le module taxinomique : Fig. 2).

7. Les relations taxinomiques T et T'

7.1. Similarité ?

Après ce long détour, dont l'intérêt apparaîtra à l'instant, nous voilà donc de nouveau devant le module taxinomique. Si la nature de la relation S dans ce module a été précisée, il reste cependant à examiner de plus près les relations T et T', dont l'impact lexico-sémantique ressort du Tableau 2.

Dans le matériel associatif de Jakobson (Tableau 1), nous trouvons un exemple fort instructif : la réaction ... *est une pauvre petite maison* qui répond au

stimulus *hutte*. Pour Jakobson, il s'agit d'une réaction selon la similarité sémantique, projetée cependant sur l'axe de la contiguïté positionnelle (syntagmatique). Sous une forme un peu modifiée, elle correspondrait tout simplement à *pauvre petite maison*, et c'est le mot *maison* qui nous intéresse ici, puisqu'il constitue un hyperonyme de *hutte*. Les relations T et T' correspondent-elles donc à une simple relation associative de similarité ?

L'interprétation, par Raible (1981, 13 et n. 21), de différents tests d'association de mots semble fournir une réponse positive à cette question. Raible assigne à la catégorie de la similarité des associations comme fr. *aigle* → *oiseau*/all. *Adler* → *Vogel* (= hyponyme → hyperonyme) et comme fr. *enfant* → *bébé*/angl. *child* → *baby* (= hyperonyme → hyponyme). Une fois de plus, il s'agit des relations T et T' ici (cf. Tableau 2, case 1c).

Dans Koch 1991, nous avons ramené le changement sémantique par généralisation et par spécialisation et la polysémie taxinomique (cf. Tableau 2, cases 2c et 3c) à une relation de similarité. De la même façon, mon regretté collègue et ami Andreas Blank (1997a, 190-197, 200-205 ; 1999a, 207) a expliqué, dans une première phase, la généralisation et la spécialisation par une similarité des désignés de l'hyperonyme et de l'hyponyme, doublée par une similarité secondaire des deux sémèmes correspondants (cf. la description analogue du transfert cohyponymique dans la section 6.).

Pourtant, nos discussions communes revenaient toujours sur une question épineuse : la similarité est une relation qui s'établit entre entités conceptuelles autonomes qui ne s'appliquent jamais au même référent sans qu'on ait affaire à un effet « rhétorique » (et cela vaut pour la similarité et le changement métaphoriques aussi bien que pour la similarité cotaxinomique et le transfert cohyponymique). Par contre, un concept général et un concept spécifique (exprimés par un hyperonyme et son hyponyme) constituent des options différentes tout à fait ordinaires pour catégoriser, le cas échéant, le même référent – a priori sans effet rhétorique particulier. On peut p.ex. subsumer une même plante au niveau référentiel, soit sous le concept *PLANTE*, soit sous celui de *FLEUR* ou sous celui de *TULIPE* (cf. Fig. 1). Ces trois concepts ne sont donc pas « similaires » en tant qu'entités autonomes, mais plutôt enchâssés l'un dans l'autre. Dans la Fig. 3, c'est la composante α = [une *TULIPE* est une *FLEUR*] qui garantit cet enchâssement allant de pair avec l'inclusion extensionnelle. Comme l'ont bien montré Kleiber/Tamba (1990, 12-14), un tel enchâssement ne saurait être interprété que comme une relation partie-tout (donc un type de contiguïté : v. 6.), indépendamment de la théorie sémantique choisie. D'après la Fig. 3, la composante α est contenue dans le concept *TULIPE* (sans que cela implique que les attributs de *TULIPE*/les sèmes de *tulipe* soient inclus dans l'ensemble des attributs de *FLEUR*/des sèmes de *fleur* : cf. section 1.). Il vaut donc mieux ne pas parler ici de similarité ni au niveau des désignés ni au niveau des signifiés langagiers.

On peut alors réintroduire la notion de similarité dans l'explication des relations T et T' à travers la prototypicalité des concepts (Blank 1997a, 191 n. 83; 2000, 68; 2001, 86-88). Effectivement, la sémantique du prototype peut définir la possibilité d'assimiler un élément donné à une catégorie par le degré de similarité avec le prototype (cf. Langacker 1987, 371; Kleiber 1990, 54-57; Ungerer/Schmid 1996, 40; Croft/Cruise 2004, 82). Bien entendu, les effets de prototypicalité peuvent entrer en jeu également sur le plan du changement sémantique. Ainsi, la généralisation intervenue en passant du lat. *passer* au roum. *pasăre* (3) confirme de façon impressionnante la prototypicalité notoire de la sous-catégorie MOINEAU dans la catégorie OISEAU (cf. Koch 1995, 30). En rattachant des sous-catégories similaires (et puis de moins en moins similaires) à la catégorie désignée par *passer*, celle-ci s'est successivement élargie en mettant l'accent justement sur le tant soit peu de similarité.

(3) lat. *passer* 'moineau' > roum. *pasăre* 'oiseau'

Pour le processus inverse, il est déjà nettement plus difficile de recourir à la notion de similarité. Si la spécialisation²⁸ intervenue en passant du lat. *homo* au fr. *homme*/esp. *hombre*/it. *uomo* (4) se comprend facilement sur la base d'un prototype « patriarcal » de l'HOMME (cf. Koch 1995, 31 s.), on constatera pourtant que la catégorie désignée par *homo*, s'est rétrécie justement *malgré* la similarité des autres sous-catégories avec le prototype.

(4) lat. *homo* 'être humain' > fr. *homme* esp. *hombre* it. *uomo* 'être humain mâle'

S'y ajoutent deux autres problèmes :

Premier point : Il faut noter que tous les changements par généralisation et par spécialisation ne sont pas forcément susceptibles d'une explication en termes de prototypicalité. Il y a d'une part, des contre-exemples seulement apparents :

(5) lat. **adripare* 'aborder' > fr. *arriver* it. *arrivare* 'arriver' (généralisation)

(6) lat. *bestia* 'bête sauvage' > fr. *biche* 'femelle du cerf' (spécialisation)

D'une manière générale, le fait d'ABORDER n'est pas la façon prototypique d'ARRIVER, et la BICHE est encore moins la BÊTE SAUVAGE prototypique. Toutefois, on parvient à saisir l'effet de prototypicalité, si l'on tient compte, pour chaque exemple, d'un scénario particulier où le concept spécifique devient prototypique : Pour le lat. **adripare*, c'est la NAVIGATION, pour le lat. *bestia* (et encore pour le fr. *biche*), c'est la CHASSE (cf. Koch 1995, 31, 33; Blank 1997a, 205 ;

²⁸ Il est sans aucune importance ici que l'acception 'être humain' ait survécu en français dans une polysémie synchronique (Tableau 2, case 2c) ; cf. les observations à ce propos dans la section 4.

2000, 68 ; 2001, 88). Cette intervention des scénarios est un élément à retenir pour la discussion ultérieure (v. 7.3./4.).

Il y a, d'autre part, aussi des exemples qui résistent à toute tentative de récupération en termes de prototypicalité, notamment des spécialisations. Il est difficile d'expliquer, par exemple, pourquoi le successeur du lat. *collocare* a pris le sens de 'mettre à l'horizontale' en français, mais le sens de 'suspendre' en espagnol (cf. Koch 1995, 33):

(7) lat. *collocare* 'poser' > fr. *coucher* 'mettre à l'horizontale'
> esp. *colgar* 'suspendre'

Deuxième point : Dans la perspective « verticale » de la sémantique du prototype, le mécanisme de la prototypicalité fonctionne beaucoup moins bien entre le niveau de base et le niveau superordonné qu'entre le niveau subordonné et le niveau de base, parce que la *cue validity* est relativement basse au niveau superordonné (cf. Rosch 1978 ; Taylor 1995, 46-51 ; Kleiber 1990, 78-98 ; Ungerer/Schmid 1996, 60-73 ; Croft/Cruise 2004, 82-87 ; v. aussi 7.5.). Comme le signale Blank (1997a, 386 s.), il ne sera certainement pas facile d'expliquer la genèse du mot fr. *plante* dans son sens moderne en recourant à la prototypicalité,

(8) lat. *planta* 'plant' > fr. *plante* 'végétal' (avec des parallèles dans beaucoup d'autres langues)

7.2. Similarités « résumées » et « estompées »

D'ores et déjà, nous arrivons à un premier constat : Les relations T et T' qui relie directement le concept spécifique au concept général – et vice versa – à l'intérieur du module taxinomique (Fig. 2) ne s'identifient pas tout simplement avec la similarité, ni avec la contiguïté (cf. 5.), ni bien entendu avec le contraste. Nous avons vu que la similarité, si elle intervient indirectement ici, n'est nullement identique à T ou à T', mais à la relation S du module taxinomique. S relie toutes les catégories conceptuelles particulières entre elles, y compris celle qui constitue le prototype par rapport à la catégorie conceptuelle générale.

Laissons de côté pour l'instant la condition de la prototypicalité et le problème du changement sémantique taxinomique (7.1.) et examinons la situation de l'hyponymie/hyperonymie en synchronie 'externe' (Tableau 2, case 1c). Nous avons dit dans la section 2. (Fig. 3.) que la relation T met en valeur la composante d'un concept spécifique, telle que [une TULIPE est une FLEUR]. C'est effectivement cette composante qui *résume* en quelque sorte les *similarités* entre tous les concepts spécifiques subordonnés à un concept plus général, en l'occurrence les similarités entre les concepts ROSE, TULIPE, COQUELICOT et même GENÊT etc. La relation T met donc en valeur ce « résumé » des similarités au niveau spécifique. On dit qu'*une tulipe est une fleur*, parce que le concept de

TULIPE implique certaines similarités avec d'autres concepts du même niveau hiérarchique. Ces similarités se cristallisent dans une *gestalt* commune qui est saisie par le concept FLEUR au niveau général (du moins si ce niveau général correspond au niveau de base : cf. 7.5.).

La relation inverse T', nous l'avons dit, met en valeur la composante β du concept spécifique, soit [X + Y etc.] (cf. 2., Fig. 3). Nous verrons dans la section 7.3. à quoi cette composante correspond exactement. Pour l'instant, il suffit de dire que T' *estompe* les similarités qu'implique un concept spécifique par rapport aux autres concepts spécifiques subordonnés à un même concept général. On dit p.ex. *une fleur*, à savoir *une tulipe* pour particulariser et pour différencier, non pas pour subsumer.

Cette interprétation de T et de T' en termes de similarités sous-jacentes est parfaitement compatible avec le phénomène de la prototypicalité. Si T met en valeur le résumé des similarités au niveau spécifique, cela ne veut pas dire que tous les concepts aient un noyau d'attributs communs. Il faut concevoir les similarités plutôt comme des ressemblances de famille à la Wittgenstein (1994, 31-33 ; cf. Taylor 1995, 38-40 ; Kleiber 1990, 54-57 ; Ungerer/Schmid 1996, 40). Dès que la relation T commence à vaciller, on se servira de *hedges* (cf. Taylor 1995, 75-80) qui signalent que les similarités ne sont peut-être pas suffisantes pour l'appartenance à la catégorie générale envisagée :

(9) *En quelque sorte, une chauve-souris est un oiseau.*

Tout ce qui a été dit, dans les sections 1. et 2., reste donc intact : la composante α d'un concept spécifique, comme p.ex. *une TULIPE est une FLEUR*, mise en valeur par la relation T, implique des similarités (ressemblances de famille) au niveau spécifique, sans que tous les attributs du concept général soient nécessairement inclus dans les concepts du niveau spécifique.

La relation T', elle, n'est pas seulement compatible avec les effets de prototypicalité, mais en mettant l'accent sur la composante β = [X + Y etc.], elle souligne toutes sortes de différences, même si elles augmentent la marginalité d'un concept spécifique. La séquence (10), p.ex., réserve sans doute une certaine surprise à l'auditeur, mais elle reste tolérable grâce à la nature particularisante de T' :

(10) *une fleur, à savoir un genêt*

7.3. Contiguïtés « accentuées » et « inhibées »

Venons-en maintenant à la composante β = [X + Y etc.] évoquée déjà dans la section précédente comme facteur de particularisation et de différenciation.

Il est bien connu que les mots exprimant des concepts du niveau taxinomique subordonné, comme p.ex. dans (10b), ont souvent une morphologie 'inter-

ne' plus complexe que les mots exprimant des concepts du niveau de base, comme p.ex. dans (11a) (cf. Berlin 1992: 28 ; Taylor 1995: 49 ; Ungerer/Schmid 1996: 88-92 ; Cruse/Croft 2004: 86) :²⁹

- (11) (a) niveau de base : fr. *chêne*
 (b) niveau subordonné : fr. *rouvre, yeuse = chêne vert, chêne-liège, chêne-kermès, chêne truffier* etc.

Comme le montrent *rouvre* et *yeuse* (synonyme de *chêne vert*), il ne s'agit là que d'une tendance, mais d'une tendance très marquée.

Signalons tout de suite que dans cette section ainsi que dans la suivante, on ne discutera plus que des hyperonymes/hyponymies entre niveau de base et niveau subordonné pour revenir au niveau superordonné dans 7.5.

Cela dit, on se demandera bien sûr quelle est la structure cognitive sous-jacente aux hyponymes du niveau subordonné. Il sera éclairant de commencer par les hyponymes complexes. Dans (11b), nous trouvons plusieurs composés morphologiques ou syntagmatiques appartenant tous à un type cognitif particulier qui sera expliqué ici à l'aide de l'exemple *chêne-liège* :³⁰

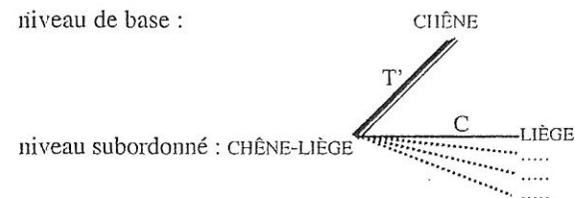


Fig. 5 : fr. *chêne-liège* – analyse cognitive de la composition

Pour banal que cela puisse paraître, il faut constater que le concept CHÊNE-LIÈGE exprimé par le fr. *chêne-liège* est en relation avec au moins deux autres concepts, à savoir CHÊNE exprimé par son déterminé et LIÈGE exprimé par son déterminant. Mais les relations conceptuelles sont foncièrement différentes dans les deux cas, comme le montre la Fig. 5 : CHÊNE-LIÈGE se trouve dans un rapport taxinomique de subordination (T') avec le concept général CHÊNE, mais dans un rapport engynomique de contiguïté (C) avec le concept LIÈGE puisque CHÊNE-

²⁹ On se demandera pourquoi nous présentons ici CHÊNE comme concept de base et non pas comme concept subordonné à un concept de base ARBRE. En fait, les recherches en matière de *folk taxonomies* ont montré que pour les taxinomies biologiques, il y a deux interprétations possibles puisque – selon l'expertise des locuteurs, bien entendu – des concepts du niveau CHÊNE aussi bien que des concepts du niveau ARBRE peuvent se comporter comme des concepts de bases à représentation holistique et prototypique (cf. Berlin 1992 ; Mihatsch, sous presse, 44, 55).

³⁰ A propos de ce type d'analyse sémantique de la formation des mots, cf. Blank 1997b : 1999, 210-213 ; Gévaudan 1999 ; 2003 ; Koch 1999, 157-159 ; 2000, 81-85, 88-92 ; 2001a, 1157 ss.

LIÈGE et LIÈGE appartiennent à un scénario commun.³¹ Le même modèle s'applique aux exemples *chêne vert*, *chêne-kermès*, *chêne truffier* etc., indépendamment du fait que le concept exprimé par le composé appartienne à un scénario plus étendue ou qu'il constitue lui-même un scénario (p.ex. dans *chêne vert*, où la couleur est un élément du scénario que constitue ce type particulier de chêne).

Ces cas exemplaires confirment la thèse selon laquelle les concepts du niveau subordonné sont relativement complexes. Ils ont un caractère 'parasitaire' parce que du point de vue taxinomique (T'), ils dépendent des concepts du niveau de base, qui correspondent plutôt à des *gestalts* holistiques (cf. Ungerer/Schmid 1996, 87 s. ; Mihatsch, sous presse, 42-46, 53-57). Mais il y a plus : Comme le montre la Fig. 5, leur complexité est due, en grande partie, au concours d'éléments taxinomiques (T') et engynomiques (C). Précisons bien que le choix de l'expression langagière pour un concept subordonné ne peut refléter qu'une petite fraction du scénario, ou plutôt : *des* scénarios impliqués. Dans le cas du CHÊNE-LIÈGE, les locuteurs français ont opté pour le matériel, certes très saillant, que fournit son écorce, mais on aurait pu choisir aussi bien son caractère nouveau, le paysage dans lequel il pousse, etc. Dans le cas du CHÊNE VERT, ils ont exploité la couleur plutôt qu'autre chose, dans le cas du CHÊNE-KERMÈS un parasite de cet arbre, etc. Cette multiplicité des accès engynomiques a été signalée dans la Fig. 5 par les traits de contiguïté « ouverts » (en pointillé). Par conséquent, l'élément engynomique dans la taxinomie dépasse largement ce qui se manifeste, par exemple, dans le déterminant d'un composé comme *chêne-liège*, même si ce déterminant nous a mis sur la piste.

Voilà un premier élément pour répondre à la question, soulevée déjà à la fin de la section 2., de savoir en quoi consiste la composante $\beta = [X + Y \text{ etc.}]$. Nous voudrions effectivement avancer la thèse que cette composante est de nature engynomique et qu'elle comprend toutes sortes de *contiguïtés* qui se rattachent au concept subordonné, qu'elles soient explicitées (comme LIÈGE dans *chêne-liège*) ou non. Cette dernière précision met en évidence que la découverte de « l'engynomique dans le taxinomique » dépasse largement le cadre des composés du type cognitif *chêne-liège*.

Il arrive souvent que dans de tels composés un concept contigu s'efface dans la conscience des locuteurs, comme éventuellement ROULER pour *fauteuil roulant*, mais il y aura toujours d'autres concepts contigus qui prendront le relève, même sans être explicités, p.ex. INVALIDE, HÔPITAL etc. (cf. l'analyse de l'angl. *wheelchair* dans Ungerer/Schmid 1996, 92-95 ; Ungerer 1999, 310-313). Cette situation est encore plus tangible dans le cas où un composé morphologi-

³¹ La notion d' 'attribut' dont se servent Ungerer/Schmid (1996, 88-95) pour analyser des composés comme angl. *apple juice*, *coat collar* et *wheelchair* (v. infra) obscurcit la part de la contiguïté qui ne ressort qu'indirectement de la description idiosyncrasique de ces attributs ('made from apples', 'is part of a coat' etc.).

que ou syntagmatique subit une fusion ou une ellipse qui détruit même la base formelle de la motivation initiale (cf. Mihatsch, sous presse, 73) :

- (12) (a) lat. *avis tarda* 'oiseau lent' > fr. *outarde*
(b) fr. *poule d'Inde* > fr. *dinde*

Si la contiguïté avec la LENTEUR s'est perdue pour l'OUTARDE, il y a toujours une contiguïté avec les PATTES LONGUES, les PLAINES où elle vit, etc. Même si on peut avoir l'impression que la perte de la motivation a rendu les concepts concernés plus « holistiques », la composante engynomique $\beta = [X + Y \text{ etc.}]$ ne sera jamais « vide » et servira toujours à différencier le concept subordonné de ses cohyponymes, tant qu'il sera subordonné.³²

Voilà donc le résultat que nous pouvons appliquer à tous les hyponymes simples du point de vue morphologique, où l'existence d'une ancienne motivation seulement obscurcie n'a aucune importance pour la synchronie 'externe'. L'analyse cognitive qui en découle, notamment l'existence d'une composante engynomique β « cachée », sera illustrée dans la Fig. 6 pour le fr. *rouvre* (11b).³³ Comme dans la Fig. 5, les lignes pointillées signalent des relations qui ne sont pas exprimées en langue. Bien entendu, on pourrait appliquer la même analyse au fr. *yeuse*, synonyme de *chêne vert* (11b).

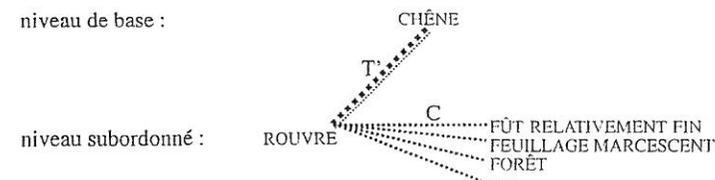


Fig. 6 : fr. *rouvre* – analyse cognitive

Si nous nous rappelons les résultats de la section 7.2., nous percevons un certain antagonisme entre les similarités cotaxinomiques (S) et les contiguïtés (C) présentées ici. Les contiguïtés contribuent à individualiser un concept subordonné par rapport aux autres concepts du même niveau : Le LIÈGE singularise le CHÊNE-LIÈGE par rapport aux autres CHÊNES, le FEUILLAGE MARCESCENT distingue le ROUVRE de certains autres CHÊNES, etc. Les similarités, par contre, sont la base de la catégorisation selon une *gestalt* commune. Comme l'indique la Fig. 3, la relation T est centrée sur la composante α d'un concept, qui résume

³² La situation change dès qu'un concept se transforme en concept de base (cf. Ungerer/Schmid 1996, 94 s.).

³³ Quant au composé *chêne rouvre* qui coexiste avec le mot simple, il est évident qu'il s'agit d'un type complètement différent du type *chêne-liège*, etc. parce que le déterminant *rouvre* qui ne fait qu'explicitier le concept même n'apporte absolument rien de supplémentaire au niveau des contiguïtés.

les similarités avec d'autres concepts du même niveau (7.2.). Pour mettre en valeur ces similarités, la relation T doit forcément *inhiber* au moins une partie des *contiguïtés* du concept subordonné. La relation T', elle, est orientée exactement en sens inverse. Comme l'indique également la Fig. 3, elle est centrée sur la composante β d'un concept subordonné, qui, nous venons de le voir, *accentue* les *contiguïtés* de ce concept et, par là-même, estompe les similarités qu'implique le concept subordonné (7.2.). Comme le montre la Fig. 7 qui n'est qu'une version augmentée de la Fig. 3, les relations T et T' sont de nature particulièrement complexe puisqu'elles font entrer en jeu l'antagonisme décrit entre les relations de similarité cotaxinomique (S) et les relations de contiguïté (C) :

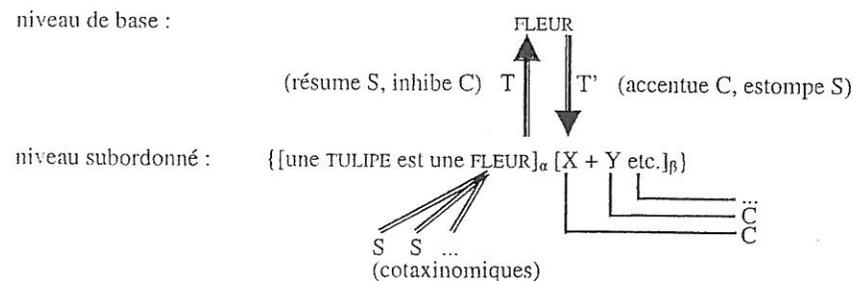


Fig. 7 : Relations taxinomiques T vs. T' entre niveau subordonné et niveau de base

7.4. Application au changement sémantique et à la polysémie

Dans 7.2. et 7.3., il n'était question que de la synchronie 'externe' (Tableau 2, case 1c). Désormais, il est facile d'appliquer les résultats obtenus au changement sémantique et à la synchronie 'interne' de la polysémie (Tableau 2, cases 3c et 2c).

Quant au changement sémantique, la *généralisation* suit tout simplement la relation T de la Fig. 7 : En passant p.ex. du lat. *panarium* au fr. *panier* (Tableau 2, case 3c), on inhibe certaines contiguïtés, notamment celle avec PAIN, pour mettre en valeur des similarités avec d'autres concepts du niveau subordonné (CORBEILLE, MANNE, PANIÈRE etc.). Inversement, la *spécialisation* suit la relation T' : en passant p.ex. du lat. *nequare* au fr. *noyer* (Tableau 2, case 3c), on estompe les similarités avec d'autres concepts du niveau subordonné (ÉTRANGLER, EMPOISONNER, ÉGORGER etc.) pour enrichir la sémantique du mot de contiguïtés particulières, notamment de celle avec EAU.

Là où l'on peut faire intervenir la prototypicalité (cf. 7.1.), elle s'intègre parfaitement dans ce modèle. En passant p.ex. du lat. *passer* au roum. *pasăre* (3), on inhibe certaines contiguïtés (avec GUILLERI, VOLÉE, LIVRÉE BRUNE STRIÉE DE NOIR, etc.) pour mettre en valeur la similarité d'abord de tous les PETITS

OISEAUX,³⁴ ensuite, de tous les OISEAUX avec le prototype du MOINEAU. En passant du lat. *bestia* au fr. *biche* (6), on estompe les similarités avec d'autres concepts du niveau subordonné (OURS, LOUP, SANGLIER, etc.) pour s'en tenir au prototype dans un scénario particulier qu'est la CHASSE (avec certaines préférences du CHASSEUR).

Quant à la polysémie taxinomique, qui est en rapport logique étroit avec le changement sémantique (cf. 4.), il faut dès l'abord signaler qu'en général, il n'y a pas de « direction » entre deux acceptions d'un même mot (cf. Blank 1997a, 420 ; 2001, 105). Pour la conscience d'un locuteur du français moderne, la priorité diachronique et étymologique (< a.fr. *orteil* 'doigt de pied') ne saurait justifier nullement une priorité synchronique pour l'acception correspondante du fr. *orteil*, dont l'acception plus courante est même 'gros orteil'. C'est pourquoi nous n'avons choisi que ce seul exemple dans le Tableau 2, case 2c, pour illustrer la polysémie taxinomique (appelée 'polysémie verticale' par Gévaudan 2003).

Ce qui subsiste malgré tout sur ce plan de la synchronie 'interne', ce sont les deux perspectives opposées (de l'observateur) qui correspondent aux relations T et T' (cf. 2.). On peut alors appliquer de manière analogue ce que nous venons de dire à propos du changement taxinomique tout en interprétant le mouvement de « haut » en « bas » et vice versa comme purement cognitif et non processuel – exactement comme nous l'avons fait pour les relations en synchronie 'externe' (7.2. et 7.3.). En passant donc, pour reprendre notre exemple polysémique, de GROS ORTEIL à DOIGT DE PIED pour le fr. *orteil*, on inhibe certaines contiguïtés (notamment la position dans le scénario du PIED) pour mettre en valeur des similarités avec les autres concepts du niveau subordonné (les autres DOIGTS DE PIED). En passant inversement de DOIGT DE PIED à GROS ORTEIL, on estompe les similarités avec les autres concepts du niveau subordonné (les autres DOIGTS DE PIED) pour enrichir la sémantique du mot de contiguïtés particulières, notamment de celle qui concerne la position dans le scénario du PIED.

7.5. Niveau superordonné et niveau de base

Nous avons signalé dans 7.3. que ce que nous exposerions par la suite ne concernerait que les rapports entre niveau de base et niveau subordonné. Pour ce qui est des concepts du niveau superordonné, il est notoire que ceux-ci ont des caractéristiques foncièrement différentes de ceux des deux autres niveaux (cf. Rosch 1978 ; Taylor 1995, 46-51 ; Ungerer/Schmid 1996, 74-80 ; Croft/Cruse 2004, 84 s.) : ils constituent des catégories moins « bonnes » à cause de leur

³⁴ Il paraît que cette évolution s'est effectivement déroulée en deux étapes dont la première se trouve conservée dans les mots esp. *pájaro*/port. *pássaro* (cf. Koch 1995, 30 n. 13 ; Blank 1997a, 204 s. et n. 106).

cohérence interne réduite et du manque d'une représentation holistique et prototypicale. Or, le module taxinomique que nous avons proposé dans la Fig. 2 (en termes de 'concept général' et de 'concept spécifique') n'était pas limité a priori à un niveau taxinomique particulier. Nous ne l'avons pourtant précisé dans la Fig. 7 que pour le rapport niveau de base – niveau subordonné. Qu'est-ce qui change maintenant, si on essaie de l'appliquer également au rapport niveau de base – niveau subordonné ?

D'après Kleiber/Tamba, on trouve « dans les paires hyper/hyponymiques [...] deux ordres de généralité » différents (1990, 31 s.) : d'une part, une procédure de classement par prototype, comme p.ex. *tulipe/fleur*, d'autre part, une procédure de classement componentielle (« booléenne »), comme p.ex. *fleur/plante*. Cette dernière procédure est évidemment typique du niveau superordonné. On pourrait appliquer cette réflexion à nos Fig. 3 et 7 en disant que dans un cas comme FLEUR/PLANTE, les similarités cotaxinomiques résumées par T ont beaucoup moins les caractéristiques de ressemblances de famille que de conditions nécessaires et suffisantes (plutôt susceptibles d'un calcul booléen). Mais que deviennent les contiguïtés ?

En étudiant l'instabilité des catégories superordonnées, Mihatsch (sous presse, 110-185) a corroboré les observations bien connues d'ordre psychologique et linguistique-synchronique en la matière par des régularités diachroniques extrêmement intéressantes concernant notamment le changement sémantique (correspondant à la case 3c du Tableau 2). Dans le domaine de la formation de termes du niveau superordonné, il faut d'abord distinguer la formation spontanée dans la langue commune et la formation qui se produit dans les langues de spécialités. Quant aux langues de spécialités, on rencontre – mis à part d'autres procédés tels que l'emprunt, la métaphore et la métonymie – des cas de généralisation de termes provenant de termes de base, comme p.ex.

- (13) fr. *sel* 'substance blanche, soluble qui sert à l'assaisonnement'
> fr. *sel* 'composé chimique dans lequel l'hydrogène d'un acide a été remplacé par un métal'

Dans notre terminologie, il s'agit effectivement d'une extraction booléenne d'attributs (sur la base de similarités (S) cotaxinomiques nécessaires et suffisantes au niveau de base). Les contiguïtés (C) – dans la mesure où il en reste encore au niveau de base – ont définitivement été supprimées. En ce sens, on a affaire à une catégorisation parasitaire en partant du niveau de base. Mais, comme le montre Mihatsch, il s'ajoute déjà autre chose : Les concepts superordonnés s'appuient sur des procédés définitoires et/ou des expériences qui n'ont plus aucun lien avec les connaissances de la vie quotidienne. Dans notre terminologie, on pourrait dire qu'il intervient, au niveau superordonné, des contiguïtés (C) nouvelles, complètement détachées du savoir de tous les jours.

En ce qui concerne la langue commune, Mihatsch a réussi à retracer, de nombreux exemples à l'appui, un itinéraire unidirectionnel typique, complètement différent et assez spectaculaire pour la genèse des termes superordonnés. Dans un premier temps, un élément de scénario (ACTION, INSTRUMENT, OBJECTIF etc.) peut servir de base métonymique pour créer un terme collectif-ensemble³⁵ (14a). Ensuite, le terme collectif-ensemble se transforme en collectif-genre (14b) et puis en terme singulatif au pluriel (14c₁/14c₂). Il ne deviendra terme superordonné de plein droit qu'au moment où il s'emploie aussi au singulier (14d₁/14d₂).³⁶

- (14) (a) lat. *fructūs* 'revenu, production'
> lat. *fructūs* 'ensemble des fruits' (collectif-ensemble)
(b) lat. *fructūs* 'ensemble des fruits' (collectif-ensemble)
> lat. *fructūs* 'fruits' (collectif-genre)
(c₁) lat. *fructūs* 'fruits' (collectif-genre)
→ lat. *fructūs* (pl.) 'fruits' > a.fr. *fruits* > fr.mod. *fruits* (de la terre)
(c₂) esp. *fruta* 'fruits' (collectif-genre)
→ esp. *frutas* (pl.) 'fruits'
(d₁) a.fr. *fruits* (c₁)
→ a.fr. *fruit* > fr.mod. *fruit*
(d₂) esp. *frutas* (pl.) 'fruits' (c₂)
→ esp. *fruta* 'fruit' (moins fréquent)

La catégorisation « parasitaire » qu'on observe dans ces cas n'a, a priori, rien à voir avec les taxinomies. Selon notre interprétation, ce sont les contiguïtés et les scénarios qui donnent l'impulsion initiale à ce processus. C'est en passant du collectif-ensemble au collectif-genre que l'engynomie se transforme en taxinomie.

Ces observations provenant du domaine du changement sémantique (Tableau 2, case 3c) s'accordent d'ailleurs parfaitement avec les problèmes de la synchronie externe (case 1c) : Même quand ces termes superordonnés de la langue commune se sont formés, leur instabilité cognitive subsiste (souvent on observe p.ex. une préférence pour la forme du pluriel : cf. (14d₁) et notamment (14d₂)). Ils restent donc tributaires, dirions-nous, de leur origine engynomique.

³⁵ Je dénomme 'collectif-ensemble' vs. 'collectif-genre' ce que Leisi (1971, 31 ss.) appelle *Gruppenkollektiv* et *Genuskollektiv*.

³⁶ Evidemment, différents substantifs concernés dans différentes langues se trouvent à des étapes différentes de cet itinéraire.

8. Conclusion

En parcourant différents plans de l'analyse lexico-sémantique (synchronie 'externe', synchronie 'interne' de la polysémie et changement sémantique), nous avons pu montrer que les relations associatives de la contiguïté (C) et de la similarité (S) traversent toute l'organisation du lexique. A part leur rôle constitutif pour la métonymie/la synchronie engynomique 'externe' et la métaphore, elles entrent en jeu également dans le domaine des taxinomies. Bien sûr, la similarité se manifeste de manière immédiate dans les rapports cotaxinomiques/cohyponymiques. Ce qui est beaucoup plus étonnant, c'est qu'un antagonisme entre similarités et contiguïtés soit exploité dans les fondements même des relations de superordination/subordination taxinomiques (T et T'). Qui plus est, nous avons pu constater que le rôle des similarités et des contiguïtés est complètement différent selon le niveau taxinomique que l'on envisage. De la sorte, on trouve confirmée, à travers ces deux relations associatives, la nature extrêmement diverse du niveau de base (par rapport au niveau subordonné) et du niveau superordonné.

Bibliographie

- Amin, Ismail (1973) : *Assoziationspsychologie und Gestaltpsychologie. Eine problemgeschichtliche Studie mit besonderer Berücksichtigung der Berliner Schule*, Bern/Frankfurt a. M. : Lang (Europäische Hochschulschriften, 6, 9).
- Anonymus 1894 = *Incerti auctoris De ratione dicendi ad C. Herennium libri IV*, Leipzig : Teubner (reprint Hildesheim : Olms 1966).
- Aristote 1975 = *Aristotle in Twenty-Three Volumes. VIII : On the Soul. Parva Naturalia. On Breath*. Ed. et trad. de W. S. Hett, Cambridge (Mass.)/London : Harvard University Press.
- Bally, Charles (*1965) : *Linguistique générale et linguistique française*, Bern : Francke.
- Barcelona, Antonio (éd.) (2000) : *Metaphor and Metonymy at the Crossroads. A Cognitive Perspective*, Berlin/New York : de Gruyter (Topics in English Linguistics, 30).
- Barsalou, Lawrence W. (1992) : « Frames, concepts, and conceptual fields », in : Lehrer, Adrienne/Kittay, Eva F. (édd.), *Frames, Fields, and Contrasts. New Essays in Semantic and Lexical Organization*, Hillsdale/London : Erlbaum, 21-74.
- Berlin, Brent (1992) : *Ethnobiological Classification. Principles of Categorization of Plants and Animals in Traditional Society*. Princeton (NJ) : Princeton University Press.
- Black, Max (1954) : « Metaphor », in : *Proceedings of the Aristotelian Society* 55, 273-294.
- Blank, Andreas (1997a) : *Prinzipien des lexikalischen Bedeutungswandels am Beispiel der romanischen Sprachen*. Tübingen : Niemeyer (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 285).
- Blank, Andreas (1997b) : « Outlines of a cognitive approach to word-formation », in : *Proceedings of the 16th International Congress of Linguists*. Oxford, paper No. 0239.
- Blank, Andreas (1999a) : « Les principes d'association et la structure du lexique », in : *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata* 28, 199-223.
- Blank, Andreas (1999b) : « Co-presence and succession : a cognitive typology of metonymy », in : Panther/Radden 1999, 169-191.
- Blank, Andreas (2000) : « Pour une approche cognitive du changement sémantique lexical : aspect sémasiologique », in : Société de Linguistique de Paris 2000, 59-73.
- Blank, Andreas (2001) : *Einführung in die lexikalische Semantik für Romanisten*, Tübingen : Niemeyer (Romanistische Arbeitshefte, 45).
- Blank, Andreas (2003) : « Polysemy in the lexicon and in discourse », in : Nerlich, Brigitte/Todd, Zazie/Herman, Vimala/Clarke, David D. (édd.), *Polysemy. Flexible Patterns of Meaning in Mind and Language*, Amsterdam/Philadelphia : Benjamins (Trends in Linguistics. Studies and Monographs, 142), 267-293.
- Bréal, Michel (*1921) : *Essai de sémantique (Science des significations)*, Paris : Hachette.
- Cicéron 1965 = *M. Tulli Ciceronis Rhetorica. Vol. I : Libri de oratore tres*, éd. Augustus S. Wilkins, Olms : Hildesheim (repr.) (Olms-Paperbacks, 9).
- Cordier, Françoise (1993) : *Les représentations cognitives privilégiées. Typicalité et niveau de base*, Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Coseriu, Eugenio (1990) : « Semántica estructural y semántica < cognitiva > », in : *Profesor Francisco Marsá. Jornadas de Filología (Colección Homenajes, 4)*, Barcelona : Ed. Univ., 239-282.
- Coseriu, Eugenio/Geckeler, Horst (1981) : *Trends in Structural Semantics*. Tübingen : Narr (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 158).
- Croft, William (1993) : « The role of domains in the interpretation of metaphors and metonymies », in : *Cognitive Linguistics* 44, 335-370.
- Croft, William/Cruse, D. Alan (2004) : *Cognitive Linguistics*, Cambridge etc. : Cambridge University Press.
- Cruse, D. Alan (1986) : *Lexical Semantics*, Cambridge etc. : Cambridge University Press.
- Cruse, D. Alan (2000) : *Meaning in Language. An Introduction to Semantics and Pragmatics*, Oxford etc. : Oxford University Press.
- DHLF = Rey, A. (éd.) (*2000) : *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris : Dictionnaires LE ROBERT.
- Dirven, René (1993) : « Metonymy and metaphor. Different mental strategies of conceptualisation », in : *Leuvense Bijdragen* 82, 1-28.
- Feyaerts, Kurt (2000) : « Refining the inheritance hypothesis. Interaction between metaphoric and metonymic hierarchies », in : Barcelona 2000, 59-78.
- Fillmore, Charles J. (1975) : « An alternative to checklist theories of meaning », in : *Proceedings of the Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* 1, 123-131.
- Fillmore, Charles J. (1985) : « Frames and the semantics of understanding », in : *Quaderni di Semantica* 6, 222-254.
- Gévaudan, Paul (1999) : « Semantische Relationen in nominalen und adjektivischen Kompositionen und Syntagmen », in : *Philologie im Netz (PhiN)* 9, 11-34.
- Gévaudan, Paul (2003) : *Klassifikation lexikalischer Entwicklungen. Semantische, morphologische und stratische Filiation*, Thèse de doctorat, Tübingen.
- Greimas, Algirdas-Julien (1966) : *Sémantique structurale*, Paris : Larousse.
- Happ, Heinz (1985) : « Paradigmatisch' – 'syntagmatisch'. Zur Bestimmung und Klärung zweier Grundbegriffe der Sprachwissenschaft », Heidelberg : Winter (Reihe Siegen, 55).
- Hjelmslev, Louis (1957) : « Pour une sémantique structurale », in : Hjelmslev, Louis, Es-

- Hjelmslev, Louis (1968) : *Prolegomènes à une théorie du langage*, Paris : Minuit (Arguments, 35).
- Holenstein, Elmar (1972) : *Phänomenologie der Assoziation. Zur Struktur und Funktion eines Grundprinzips der passiven Genesis bei E. Husserl*, Den Haag : Nijhoff (Phaenomenologica, 44).
- Holenstein, Elmar (1976) : « Die zwei Achsen der Sprache und ihre Grundlagen », in : Holenstein, Elmar, *Linguistik – Semiotik – Hermeneutik. Plädoyers für eine strukturelle Phänomenologie*, Frankfurt a. M. : Suhrkamp, 76-113.
- Husserl, Edmund (²1973) : *Cartesiansche Meditationen und Pariser Vorträge*. Ed. S. Strasser. Den Haag : Nijhoff.
- Jakobson, Roman (1956) : « Two aspects of language and two types of aphasia », in : Jakobson, Roman/Halle, Morris, *Fundamentals of Language*, Den Haag/Paris : Mouton 1971, 67-96.
- Jakobson, Roman (1963) : « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie », in : Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, Paris : Minuit (Collection Points, 17), 43-67 (= traduction française de Jakobson 1956).
- Kleiber, Georges (1981) : *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Paris : Klincksieck (Recherches Linguistiques, 6).
- Kleiber, Georges (1988) : « Phrases génériques et raisonnement par défaut », in : *Le français moderne* 56, 1-15.
- Kleiber, Georges (1990) : *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris : PUF.
- Kleiber, Georges (1993) : « Anaphore associative, pontage et stéréotypie », in : *Linguisticae Investigationes* 17, 35-82.
- Kleiber, Georges (1995) : « Anaphore associative, thèse lexico-stéréotypique: oui, mais », in : *Cahiers de praxématique* 24, 69-86.
- Kleiber, Georges (1999) : « Les noms relationnels en anaphore associative : le cas des noms de parenté », in : *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata* 28, 283-300.
- Kleiber, Georges (2001) : *L'anaphore associative*, Paris : PUF.
- Kleiber, Georges/Tamba, Irène (1990) : « L'hyponymie revisitée : inclusion et hiérarchie », in : *Langages* 98, 7-32.
- Koch, Peter (1991) : « Semantische Valenz. Polysemie und Bedeutungswandel bei romanischen Verben », in : Koch, Peter/Krefeld, Thomas (éd.), *Connexiones Romanicae. Dependenz und Valenz in romanischen Sprachen*, Tübingen : Niemeyer (Linguistische Arbeiten, 268), 279-306.
- Koch, Peter (1994) : « Gedanken zur Metapher - und zu ihrer Alltäglichkeit », in : Sabban, Annette/Schmitt, Christian (éd.), *Sprachlicher Alltag. Linguistik – Rhetorik – Literaturwissenschaft*. Festschrift für Wolf-Dieter Stempel 7. Juli 1994, Tübingen : Niemeyer, 201-225.
- Koch, Peter (1995) : « Der Beitrag der Prototypentheorie zur Historischen Semantik. Eine kritische Bestandsaufnahme », in : *Romanistisches Jahrbuch* 46, 27-46.
- Koch, Peter (1996a) : « La sémantique du prototype : sémasiologie ou onomasiologie? », in : *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 106, 223-240.
- Koch, Peter (1996b) : « Le prototype entre signifié, désigné et référent », in : Hiltrud Dupuy-Engelhardt (éd.), *Questions de méthode et de délimitation en sémantique lexicale. Actes d'EUROSEM 94*, Reims : Presses Universitaires de Reims, 113-135.
- Koch, Peter (1998) : « Saussures *mouton* und Hjelmslevs *træ*: zwei Schulbeispiele zwi-

- schen Semstruktur und Polysemie », in : Werner, Edeltraud/Liver, Ricarda/Stork, Yvonne/Nicklaus, Martina (éd.), *et multum et multa*. Festschrift für Peter Wunderli zum 60. Geburtstag, Tübingen : Narr (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 428), 113-136.
- Koch, Peter (1999) : « Frame and contiguity. On the cognitive bases of metonymy and certain types of word formation », in : Panther/Radden 1999, 139-167.
- Koch, Peter (2000) : « Pour une approche cognitive du changement sémantique lexical : aspect onomasiologique », in : Société de Linguistique de Paris 2000, 75-95.
- Koch, Peter (2001a) : « Lexical typology from a cognitive and linguistic point of view », in : Haspelmath, Martin/König, Ekkehard/Oesterreicher, Wulf/Raible, Wolfgang (éd.), *Language Typology and Language Universals. An International Handbook*. 2 vol., Berlin/New York: de Gruyter, II, 1142-1178.
- Koch, Peter (2001b) : « Bedeutungswandel und Bezeichnungswandel », in : *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 121, 7-36.
- Koch, Peter (2001c) : « Metonymy : unity in diversity », in : *Journal of Historical Pragmatics* 2, 201-244.
- Koch, Peter (2003) : « Qu'est-ce que le cognitif ? », in : Blumenthal, Peter/Tyvaert, Jean-Emmanuel (éd.), *La cognition dans le temps. Etudes cognitives dans le champ historique des langues et des textes*, Tübingen : Niemeyer (Linguistische Arbeiten, 476), 85-100.
- Köhler, Wolfgang (1947) : *Gestalt Psychology. An Introduction to New Concepts in Modern Psychology*, New York : Liveright.
- Kruszewski, Mikolaj (1884-90) : « Prinzipien der Sprachentwicklung », in : *Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft* 1, 295-307; 2, 258-268; 3, 145-187; 5, 133-144, 339-360.
- Laca, Brenda (1984) : « La semántica de prototipos ¿ Hacia una lingüística de las cosas ? », in : *Relaciones* (Montevideo) 1, 9-10.
- Lakoff, George (1987) : *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*, Chicago/London : University of Chicago Press.
- Lakoff, George/Johnson, Mark (1980) : *Metaphors We Live By*. Chicago : University of Chicago Press.
- Langacker, Ronald W. (1987) : *Foundations of Cognitive Grammar. Vol. I: Theoretical Prerequisites*, Stanford : Stanford University Press.
- Leisi, Ernst (⁴1971) : *Der Wortinhalt. Seine Struktur im Deutschen und im Englischen*. Heidelberg : Quelle & Meyer (UTB, 95).
- Liebert, Wolf-Andreas (1992) : *Metapherbereiche der deutschen Alltagssprache. Kognitive Linguistik und die Perspektiven einer Kognitiven Lexikographie*, Frankfurt a. M. etc. : Lang (Europäische Hochschulschriften, 1, 1355).
- Lyons, John (1977) : *Semantics*. 2 vol., Cambridge etc. : Cambridge University Press.
- Mihatsch, Wiltrud (sous presse) : *Kognitive Grundlagen lexikalischer Hierarchien, untersucht am Beispiel des Französischen und Spanischen*, Tübingen : Niemeyer (Linguistische Arbeiten).
- Minsky, Marvin (1975) : « A framework for representing knowledge », in : Winston, Patrick H. (éd.), *The Psychology of Computer Vision*, New York etc. : McGraw-Hill, 211-277.
- Nerlich, Brigitte (1992) : *Semantic Theories in Europe 1830-1930. From Etymology to Contextuality*, Amsterdam/Philadelphia : Benjamins (Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science, 3, 59).

- Panther, Klaus-Uwe/Radden, Günter (éd.) (1999) : *Metonymy in Language and Thought*, Amsterdam/Philadelphia : Benjamins (Human Cognitive Processing, 4).
- Panther, Klaus-Uwe/Thornburg, Linda L. (2003) : « Introduction. On the nature of conceptual metonymy », in : Panther, Klaus-Uwe/Thornburg, Linda L. (éd.), *Metonymy and Pragmatic Inferencing*, Amsterdam/Philadelphia : Benjamins (Pragmatics & Beyond New Series, 113), 1-20.
- Pottier, Bernard (1964) : « Vers une sémantique moderne », in : *Travaux de Linguistique et de Littérature* 2/1, 107-137.
- Putnam, Hilary (1975) : « The meaning of 'meaning' », in : Putnam, Hilary, *Mind, Language and Reality. Philosophical Papers, vol. 2*, London etc. : Cambridge University Press, 215-271.
- Radden, Günter/Kövecses, Zoltán (1999) : « Towards a theory of metonymy », in : Panther/Radden 1999, 17-59.
- Raible, Wolfgang (1981) : « Von der Allgegenwart des Gegensinns (und einiger anderer Relationen). Strategien zur Einordnung semantischer Information », in : *Zeitschrift für romanische Philologie* 97, 1-40.
- Raible, Wolfgang (1983) : « Zur Einleitung », in : Raible, Wolfgang/Stimm, Helmut (éd.), *Zur Semantik des Französischen*, Wiesbaden : Steiner (Beihefte zur Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, N.F., 9), 1-24.
- RE = *Le Robert électronique*, Paris : Dictionnaires LE ROBERT 1998.
- Rosch, Eleanor (1973) : « On the internal structure of perceptual and semantic categories », in : Moore, Timothy E. (éd.), *Cognitive Development and the Acquisition of Language*, New York : Academic Press, 111-144.
- Rosch, Eleanor (1978) : « Principles of categorization », in : Rosch, Eleanor/Lloyd, Barbara B. (éd.), *Cognition and Categorization*, Hillsdale (NJ) : Erlbaum, 27-48.
- Roudet, Léonce (1921) : « Sur la classification psychologique des changements sémantiques », in : *Journal de psychologie* 18, 676-692.
- Ruiz de Mcnodza Ibáñez, Francisco José (2000) : « The role of mapping and domains in understanding metonymy », in : Barcelona 2000, 109-132.
- Saussure, Ferdinand de (1916) : *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
- Schank, Roger C./Abelson, Roger P. (1977) : *Scripts, Plans, Goals, and Understanding*, Hillsdale (NJ)/New York : Erlbaum.
- Schwarze, Christoph (2001) : *Introduction à la sémantique lexicale*, Tübingen : Narr.
- Seto, Ken-ichi (1999) : « Distinguishing metonymy from synecdoche », in : Panther/Radden 1999, 91-120.
- Société de Linguistique de Paris (éd.) (2000) : *Théories contemporaines du changement sémantique*, Leuven : Peeters (Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, N.S., 9).
- Tannen, Deborah (1979) : « What's in a frame », in : Freedle, Roy O. (éd.), *New Directions in Discourse Processing*, Norwood (N.J.) : Ablex (Advances in Discourse Processes, 2), 137-181.
- Taylor, John R. (1995) : *Linguistic Categorization. Prototypes in Linguistic Theory*, Oxford : Clarendon.
- Tversky, Amos (1977) : « Features of similarity », in : *Psychological Review* 84, 327-352.
- Ullmann, Stephen (1957) : *Principles of Semantics*, Glasgow : Jackson, Son & Co/Oxford : Blackwell.

- Ullmann, Stephen (1964) : *Semantics. An Introduction to the Science of Meaning*, Oxford : Blackwell.
- Ungerer, Friedrich (1999) : « Diagrammatic iconicity in word-formation », in : Nänny, Max/Fischer, Olga (éd.), *Form Miming Meaning. Iconicity in Language and Literature*, Amsterdam/Philadelphia : Benjamins, 307-324.
- Ungerer, Friedrich/Schmid, Hans-Jörg (1996) : *An Introduction to Cognitive Linguistics*, London/New York : Longman.
- Waltereit, Richard (1998) : *Metonymie und Grammatik. Kontiguitätsphänomene in der französischen Satzsemantik*, Tübingen : Niemeyer (Linguistische Arbeiten, 385).
- Wertheimer, Max (1922/23) : « Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt », in : *Psychologische Forschungen* 1, 47-58.
- Wilkins, David P. (1996) : « Natural tendencies of semantic change and the search for cognates », in : Durie, Mark/Ross, Malcolm (éd.), *The Comparative Method Reviewed*, Oxford : Oxford University Press, 264-304.
- Wittgenstein, Ludwig (1994) : *Philosophical Investigations*. Translated by G. E. M. Anscombe, Oxford : Blackwell.
- Wundt, Wilhelm (1912) : *Völkerpsychologie. Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von Sprache, Mythos und Sitte*. Vol. 2 : *Die Sprache*. Partie 2, Leipzig : Engelmann.